

## CHAPITRE IV

## UNE DÉCOUVERTE BEAUCOUP PLUS IMPORTANTE

Shasta Sauvage et les deux chasseurs retournèrent à la cabane, où ils causèrent à leur aise des événements de la soirée.

— Cette histoire est bien surprenante, n'est-ce pas, camarade ? dit Bill Curran.

— Oui, répondit Shasta, et maintenant je ne m'étonnerai plus de rien, quelle qu'elle soit la chose qui puisse encore arriver.

Puis, après une pause, il ajouta :

— Comme j'ai à attendre ici jusqu'à après-demain avant de me mettre en route je compte aller demain à la recherche d'un gisement d'or dont je vous ai déjà parlé. Je crois bien pouvoir retrouver la place, à moins que les lieux n'aient bien changé d'aspect depuis l'époque où je l'ai découvert.

— A quel endroit à peu près ? demanda Bill.

— C'était situé près de trois collines, que l'on appelait les trois sœurs, et...

— Mais, camarade ! exclama Bill, je sais où cela se trouve, et il y a en ce lieu une des plus grandes mines de la Californie. Je crois que votre découverte vous a été enlevée par quelqu'un.

— Quoi ! Y a-t-il là une mine en exploitation ?

— S'il y en a une, mais sans doute, camarade. On l'appelle la Perle, et c'est la plus riche dont j'aie jamais entendu parler.

— Quel en est le propriétaire ?

— Oh ! Quant à ça, dit Bill, je ne puis vous dire son nom ; mais c'est un véritable nabab. Je l'ai vu. Il vient de temps en temps à Hardpan, et se rend à la Perle à cheval. Il n'y a qu'environ une dizaine de milles, d'ici à la mine. Il s'est fondé sur les lieux une véritable ville, et le propriétaire de la Perle y a fait construire un grand hôtel. Mais la diligence ne va pas encore jusque-là, et il n'y a pas encore de bureau de poste, quoique j'aie entendu dire que l'on allait en établir un, dans une ou deux semaines.

— Pouvez-vous m'accompagner là-bas, demain ? demanda Shasta.

— Nous avons fait une si mauvaise chasse hier, que nous pourrions difficilement perdre la journée de demain. Mais nous vous mettrons sur la route, et vous trouverez très facilement le chemin.

— Très bien. Je ne veux pas vous empêcher de travailler, répliqua Shasta. Je vous dois déjà beaucoup de reconnaissance.

Le lendemain, de grand matin, Shasta partit à pied pour visiter la mine "La Perle," et il arriva à destination sans encombre.

Il trouva les moulins de la mine, établis sur le même emplacement, qui, sept ans auparavant, lui avait servi de gîte, ainsi qu'aux Raesoners. Les bâtiments étaient larges, et la ville elle-même portait toutes les apparences d'un accroissement rapide.

De fait, elle semblait avoir beaucoup de chance de dépasser Hardpan, dans un avenir fort rapproché. L'hôtel était vaste et commode, et était, sous tous les rapports, un établissement de première classe.

Shasta se promena quelque temps dans la ville, contemplant ce paysage qui lui avait été si familier, et qui était maintenant entièrement transformé, quoiqu'il lui semblât qu'il l'avait vu la veille pour la dernière fois. A la fin, il s'approcha des bureaux de "La Perle" et y entra.

Un employé lui demanda ce qu'il désirait et il répondit :

— Je viens vous demander le nom du propriétaire de la mine ?

— Elle est la propriété de la "Pearl Mining Co.," répliqua le commis.

— Et qui est à la tête de la compagnie ?

— M. Henry Calley, de San Francisco. Il en est président, et les travaux sont conduits sous sa direction.

Shasta quitta le bureau et se remit en route immédiatement pour retourner à Hardpan.

— Ainsi, murmurait-il, Henri Calley jouit du fruit de son crime, tandis que moi, je suis un mendiant.

Peut-il se faire que pendant sept ans, j'aie été fou, courant comme un sauvage parmi ces montagnes et ces fourrés inextricables ? Cela peut-il être vrai, ou ai-je fait un rêve ?

Pendant sept ans, éloigné de ma femme et de mon petit enfant, que je n'ai encore jamais vu ! Pauvre Mary ! Lorsque ma pensée se reporte sur elle, je sens mon cœur prêt à éclater dans ma poitrine. Comme elle a dû attendre et espérer ma venue, pendant toutes ces années passées loin d'elle !

Mais, Dieu du ciel ! m'a-t-elle attendu ? Ne peut-elle pas être, en ce moment, la femme d'un autre ? Non, non ! Cela ne se peut pas ! cela ne pourrait être ! Cette seule idée me rend fou ! Et, pressant sa tête entre ses mains crispées, le pauvre homme sanglota, le cœur déchiré par ses poignantes réflexions.

Demain ne viendra-t-il donc jamais ? gémit-il. Mary ! Mary ! Pauvre cœur, attends-moi encore avec patience pendant quelques semaines, et il me sera donné alors de te serrer dans mes bras !

... Quel triste intérieur cela doit être chez moi, pour ceux qui attendent le retour d'être aimés. Pauvre Mme Raesoner ! Comme elle doit être impatiente, du retour de son mari et de ses enfants, si elle l'espère encore. Et dois-je lui porter l'horrible vérité ? Le choc la tuera sûrement !

Ah ! Henry Calley, je suis sur vos traces, et je vous ferai rendre compte de vos crimes. Profitez de votre opulence, pendant que vous le pouvez encore ; car, en présence du Dieu Tout-Puissant, je jure que je vous poursuivrai et que j'extraurai la dernière goutte de sang de votre cœur infâme ! Je vous ferai souffrir tout ce qu'un homme peut souffrir. Les sept ans que j'ai dû effacer de ma vie seront doublés, lorsque je m'en vengerais sur vous. Jouissez vite de votre existence et de votre fortune, car la fin est proche.

Shasta était si entièrement plongé dans ses pensées, qu'il ne vit pas un homme qui s'était placé devant lui sur la route. Ce ne fut qu'en se heurtant contre lui qu'il s'aperçut de sa présence ; aussitôt il s'arrêta et arma son revolver.

L'homme qui se trouvait devant lui était un Indien.

C'était un beau garçon, droit comme une flèche, et âgé de trente ans au plus.

— Le "tueur de loups" ne reconnaît-il pas son ami ? demandait-il à Shasta dans un anglais assez compréhensible.

— Que voulez-vous dire ? répliqua Shasta en portant ses mains à son front ; je ne saisis pas la signification de vos paroles.

— Le "tueur de loups" a quitté son frère rouge, hier, dit l'Indien ; et depuis ce moment Œil-d'Aigle l'a cherché partout. Il le trouve maintenant habillé comme les visages pâles, à la place des peaux qu'il portait hier. Et ses yeux non plus ne sont plus sauvages.

— M'appellez-vous le "tueur de loups" ? demanda Shasta.

— Oui, répliqua l'Indien ; ne me reconnaissez-vous pas, moi, Œil-d'Aigle ?

— Je ne sache pas vous avoir vu avant ce jour, répondit Shasta, avec un complet accent de franchise.

— Œil-d'Aigle va reporter les idées de son frère blanc vers le passé, et lui dire où il a vu Œil-d'Aigle.

Par une nuit noire, orageuse, Œil-d'Aigle tomba du haut d'un roc élevé et se blessa si gravement qu'il lui était impossible de marcher. Les loups des montagnes le trouvèrent, étendu dans la vallée, et allaient commencer à faire un festin de sa chair, lorsque le tueur de loups arriva, poussant de grands cris et les assommant à droite et à gauche avec son bâton.

Toute la nuit, il se tint là, le dos appuyé contre un rocher, Œil-d'Aigle étendu à ses pieds, et il ne cessa de combattre avec sa massue les loups affamés, jusqu'à ce qu'au matin, épuisé, il tombât sur le sol.

Alors Œil-d'Aigle se traîna jusqu'à un ruisseau voisin, en rapporta de l'eau dont il baigna la face du chasseur, et, lorsque celui-ci revint du pays des esprits, Œil-d'Aigle l'aida à atteindre le sommet d'un grand rocher.

Ce jour-là, et pendant toute la nuit suivante, ils cam-